

d



*Les Américains s'intéressent au passage du Nord-Ouest, qui deviendra navigable avec le réchauffement climatique. Mais leur intérêt est aussi motivé par la richesse des ressources minérales*

**Javier Arnaut**  
Professeur de sciences sociales et d'économie arctique



église protestante, qui conserve encore aujourd'hui un bleu ciel éclatant. Le pays a ensuite ouvert le seul supermarché du village, où l'on ne trouve des produits frais que pendant les trois mois de l'année où la banquise gelée cède la place à des eaux navigables, permettant aux bateaux d'acheminer des provisions. Le reste de l'année, la population de Qaanaaq – situé au 77° parallèle et l'un des villages les plus septentrionaux du monde – se nourrit de produits surgelés, de conserves et de ses sources d'approvisionnement traditionnelles : la chasse et la pêche. Contrairement au reste du Groenland, Qaanaaq, bien qu'équipé d'électricité, de chauffage et d'Internet, se bat pour préserver les coutumes inuites et défend un mode de vie traditionnel.

**Un traumatisme**

Le déplacement forcé a laissé des blessures profondes chez les habitants de Qaanaaq. « Pour beaucoup, ce fut un traumatisme. Et aujourd'hui encore, l'alcoolisme demeure un problème, car les gens ne s'en sont jamais remis », confie M<sup>me</sup> Oshima. Les personnes déplacées ont engagé une longue bataille judiciaire, qui a abouti en 2003 à un arrêt de la Cour suprême du Danemark reconnaissant qu'il s'agissait bien d'une expropriation. Des compensations individuelles ainsi qu'une indemnisation collective de 500.000 couronnes danoises (environ 67.000 euros) ont été accordées pour les dommages et préjudices subis. Une excuse officielle a également été présentée.

Les Etats-Unis, en revanche, n'ont ni présenté d'excuses ni versé d'indemnités aux plus de 600 habitants – enfants et petits-enfants des déplacés – qui vivent aujourd'hui à Qaanaaq. Pas plus qu'ils ne l'ont fait après le crash, en 1968, d'un bombardier B-52 de l'armée de l'air américaine à proximité de la base militaire. L'appareil, qui patrouillait dans l'Arctique, transportait quatre bombes nucléaires B28. Trois ont explosé, répandant du plutonium et de l'uranium sur la glace et la neige. La quatrième n'a jamais été retrouvée.

Aujourd'hui, la base aérienne de Thulé, la seule base américaine sur l'île, a été rebaptisée Pituffik. Equipée de capteurs ultra-performants, elle surveille la Russie et incarne la puissance américaine dans l'Arctique. « Mon arrière-grand-père vivait là où se trouve aujourd'hui la base américaine », raconte Johnny Jensen depuis le petit salon de sa maison préfabriquée. Par la fenêtre, on aperçoit la banquise et les parois escarpées de l'autre côté du fjord, saupoudrées de neige. Sa fille Sira, âgée de 7 ans, dessine un chat sur une feuille blanche. A Qaanaaq, il n'y a aucun chat ; les seuls que la petite fille connaît sont ceux qu'elle voit à la télévision.

« Mon arrière-grand-père ne voulait pas quitter Ummannaq, mais il n'a pas eu le choix », raconte Johnny Jensen. « Ensuite, beaucoup de gens ont sombré dans l'alcool. La situation s'est améliorée un temps, puis elle s'est à nouveau détériorée avec l'inflation. Les prix ont grimpé au supermarché. » On ne trouve ni bars ni restaurants dans le village. En raison des problèmes d'alcoolisme, leur ouverture est interdite. Pourtant, les rayons les mieux garnis du supermarché sont ceux consacrés à l'alcool : on y trouve de la bière danoise et néerlandaise, des vins du Chili ou d'Italie – des pays qui semblent ici exotiques. Même du Rioja.

« Depuis la déclaration de Trump, les Danois nous prêtent attention », confie Jensen. « Ils disent qu'ils ne tirent rien du Groenland, mais c'est faux. Ils profitent de la pêche, de la base militaire, et de l'exploitation minière dans le Sud. Ils prétendent que nous avons beaucoup de ressources au Groenland, mais ce n'est pas vrai. Oui, il y a des minéraux... mais

ils ne se mangent pas. » Javier Arnaut est professeur de sciences sociales et d'économie arctique à l'université de Nuuk. Depuis son bureau, on aperçoit des pentes escarpées, de la neige, mais aucune maison. Le bâtiment, situé en face d'un cimetière, ressemble à un bunker arctique tout droit sorti d'un film de James Bond. Ce Mexicain, désormais installé au Groenland, s'est spécialisé dans l'analyse des ressources économiques susceptibles d'offrir à l'île les clés de son indépendance.

**Un trésor convoité par beaucoup**

« Les Américains s'intéressent au passage du Nord-Ouest, qui deviendra navigable avec le réchauffement climatique. Mais leur intérêt est aussi motivé par la richesse des ressources minérales », explique-t-il. Si le passage du Nord-Ouest devient le canal de Panama du XXI<sup>e</sup> siècle, les terres rares et les ressources minières stratégiques contenues dans le sous-sol groenlandais font de l'île un trésor convoité par beaucoup. Il s'agit d'éléments nécessaires à la transition écologique et à la fabrication d'éoliennes ou de voitures électriques. Aujourd'hui, le monde s'oriente vers la fin de sa dépendance aux combustibles fossiles, au profit du lithium, du cobalt ou encore du nickel. Et le Groenland possède tout cela, en particulier dans le sud de l'île.

« Les gisements du sud sont idéaux sur le plan logistique, car ils sont exploitables au moins dix mois par an », explique Per Kalvig, chercheur émérite à la Commission géologique du Danemark et du Groenland. « La difficulté réside dans la chaîne d'approvisionnement en aval : séparer et traiter les minéraux... Ce savoir-faire n'existe pas en Occident, car c'est un marché dominé par la Chine. Même si les Etats-Unis exploitent des terres rares, ils devront les exporter vers la Chine, car ils ne disposent pas d'infrastructures pour les traiter. »

Mais cette activité ne représente pas non plus, pour l'île, un ticket de loterie gagnant. Être le premier maillon de la chaîne, celui des matières premières, ne revient pas à être le dernier, celui du produit fini, bien plus rentable sur le plan économique. A cela s'ajoute le fait que le plus grand gisement de terres rares du Groenland, Kvanefjeld, est aussi l'endroit où a été fermé, en 2021, un projet de mine d'uranium porté par Energy Transition Minerals, une entreprise australienne détenue à 8 % par des capitaux chinois. Selon Javier Arnaut, cette mine aurait pu générer des bénéfices couvrant jusqu'à 25 % des 600 millions d'euros que le Danemark verse chaque année au gouvernement groenlandais sous forme de subvention.

**La démographie pose aussi problème**

Pour Naaja Nathanielsen, ministre des Ressources minières, les déclarations de Donald Trump ne sont pas les seuls défis auxquels le Groenland est confronté : le changement climatique et la démographie posent également problème. « Nous devons avoir plus d'enfants, mais aussi accepter que la main-d'œuvre étrangère fasse partie de la solution », affirme-t-elle. Le Groenland compte environ 56.000 habitants, dont 90 % sont des Inuits. D'après M. Arnaut, le problème démographique ne date pas d'hier : « On estime qu'environ 4.500 femmes, soit la moitié de la popu-

lation fertile du Groenland à l'époque, ont été stérilisées sans leur consentement dans les années 60. » Une blessure toujours ouverte, malgré les excuses formulées par le Danemark.

Une autre blessure est le fait qu'en plein XXI<sup>e</sup> siècle, le Groenland fait toujours partie d'un pays européen. Perdre le Groenland signifierait pour le Royaume du Danemark une réduction de 98 % de son territoire et la fin de sa présence dans l'Arctique. « Je pense que l'intérêt de Trump peut nous être bénéfique », estime Aleqatsiaq Peary. « Aujourd'hui, le Danemark ne nous donne de l'argent que pour survivre, pas pour prospérer. Si nous devenons indépendants, nous nous en sortirons mieux. Mais il faut faire venir des usines ici. Nous ne voulons pas changer de propriétaire, nous voulons être indépendants. » Aleqatsiaq Peary est l'un des derniers descendants du controversé explorateur américain Robert Peary, arrivé dans cette région reculée du monde à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il avait revendiqué en 1909 être le premier homme blanc à avoir atteint le pôle Nord. Mais il a ensuite été prouvé qu'il s'en était seulement approché à quelques kilomètres.

Il y a encore quelques années, Aleqatsiaq comptait parmi les chasseurs les plus connus de sa communauté. Aujourd'hui, assis dans sa cuisine-salle à manger, il lui faut plus de dix minutes pour simplement étaler du choco sur une tranche de pain. Son corps est secoué de convulsions involontaires, provoquées par la maladie de Parkinson, une affection qui ne peut être traitée au Groenland. Il est donc suivi à distance, en vidéoconsultation, par un médecin basé à Copenhague.

Par la fenêtre, la glace – qui, une semaine plus tôt, supportait encore plusieurs traîneaux à chiens pesant plusieurs centaines de kilos – commence à se fissurer. Une longue crevasse s'est ouverte dans cette étendue blanche, laissant apparaître une eau sombre, presque noire. L'été commence de plus en plus tôt... et dure de plus en plus longtemps. Il y a encore quelques années, le fjord de Qaanaaq restait gelé jusqu'à la mi-juin. Désormais, la glace disparaît dès le mois de mai. La fonte des glaces, qui fait grimper les températures à l'échelle mondiale, ouvre de nouvelles perspectives : des routes maritimes plus courtes, davantage de poissons pour la population locale, mais aussi un intérêt vorace pour l'exploitation des terres libérées de la glace.

Au sommet de la crête de la moraine, tandis que Julia García-Oteyza Ciria, géologue et chercheuse postdoctorale à l'université de Barcelone, consigne ses observations sur les roches que l'équipe de l'université de Barcelone ramènera en Espagne, elle déclare : « L'exploitation minière détruirait un grand nombre de ces formations importantes. Nous perdrons des informations sur le passé. Mais, bien sûr, si le glacier disparaît et qu'il s'y trouve quelque chose de rentable en dessous, les gens préféreront qu'il disparaisse. »

280

**La mission satellite Grace, menée par la Nasa, a révélé qu'entre 2002 et 2023, le Groenland a perdu environ 280 milliards de tonnes de glace par an.**

0,8

**A lui seul, le Groenland a contribué à une élévation annuelle du niveau des mers de 0,8 millimètre.**

7

**Si le Groenland venait à fondre entièrement, le niveau des mers s'élèverait de sept mètres.**

*Nous devons avoir plus d'enfants, mais aussi accepter que la main-d'œuvre étrangère fasse partie de la solution*

**Naaja Nathanielsen**  
Ministre des Ressources minières du Groenland



**ABONNÉS**



« Cette rhétorique d'acquisition est offensante »  
Sur notre site, la réaction de la ministre des Ressources minières du Groenland face à la convoitise de Trump.

Alataq, à un moment donné, à propos de la guerre en Ukraine. Puis, il poursuit : « Nous, nous tuons pour survivre, mais nous tuons des animaux. Nous tuons pour nous nourrir. Vous, vous n'avez pas besoin de nourriture, et pourtant vous vous entretenez. » Père de cinq enfants, Alataq est le seul chasseur du groupe à parler anglais. « Je suis 100 % Groenlandais, et je peux vous dire qu'ici, nous ne voulons pas de Trump. Jamais nous ne rejoindrons Trump. Nous ne voulons ni des Etats-Unis, ni du Danemark. Nous sommes Groenlandais », revendique-t-il. Puis, il pointe du doigt l'une de ses bottes traditionnelles, faites de peau de phoque et d'ours polaire, en effleure les poils blancs, et s'exclame dans un éclat de rire : « Donald Trump. »

**Toujours en quête d'indépendance**

En décembre 2024, le président américain fraîchement réélu pour un second mandat a annoncé sur son réseau social Truth Social son intention d'acheter le Groenland. « C'est une nécessité absolue », a-t-il écrit. Dans les mois suivants, Trump n'a cessé de répéter à quel point l'île était nécessaire à la sécurité nationale des Etats-Unis. Cette déclaration a encore plus tendu les relations avec le Danemark et, par conséquent, avec l'Europe, mais aussi avec les habitants du Groenland. L'île reste aujourd'hui une région autonome du Royaume du Danemark, mais est toujours en quête d'indépendance.

A Qaanaaq, le village natal d'Alataq et

base des scientifiques espagnols durant leur mois d'expédition, on connaît particulièrement bien la présence américaine au Groenland. « Sans les Etats-Unis, Qaanaaq n'existerait pas, car ils n'auraient pas déplacé les habitants de Thulé », raconte quelques jours plus tard Toku Oshima, la seule femme chasseuse du village, une pratique encore largement réservée aux hommes. Sur le perron de sa maison préfabriquée, elle étale les flétans qu'elle a pêchés sous la glace. M<sup>me</sup> Oshima accepte de raconter l'histoire de Qaanaaq pendant qu'elle nettoie ses vingt poissons. Le froid les a figés : ils craquent sous le couteau lorsqu'elle les découpe en filets destinés à nourrir son foyer pendant plusieurs semaines. Son mari est né au Danemark. Elle, fille d'une mère inuite et d'un père japonais, possède un passeport danois, mais se revendique Groenlandaise.

« Ils ont dû partir en quatre jours et abandonner leurs maisons », raconte-t-elle. En 1953, en pleine guerre froide, un accord entre le Danemark et les Etats-Unis a donné aux Américains le droit d'installer la base aérienne de Thulé dans le village inuit d'Ummannaq. En quatre jours à peine, quelque 130 Inughuit ont été forcés de quitter leur village ancestral et leurs territoires de chasse traditionnels. Ils ont parcouru cent kilomètres vers le nord en traîneaux, et se sont installés dans un nouveau village qu'ils ont baptisé Qaanaaq.

Pendant des mois, ils ont vécu sous de simples tentes, jusqu'à ce que le Danemark leur construise des maisons et une

*Beaucoup de gens ont sombré dans l'alcool. La situation s'est améliorée un temps, puis elle s'est à nouveau détériorée avec l'inflation*

**Johnny Jensen**  
Un habitant de Qaanaaq

